

se retirer sous ses pins et d'y soupier de douces élégies, de charmantes idylles, des regrets et des souvenirs attendris, en entendant chanter les oiseaux et en respirant l'odeur des bois résineux, de jeter quelques regards très vrais sur l'égoïsme humain, et d'emboucher même, çà et là, la trompette patriotique; c'est quelque chose de tendre à la sobre perfection et d'y parvenir souvent, de travailler les vers avec amour, de les faire bons pour la plupart, d'en avoir des pièces achevées, de n'invoquer que les muses pudiques et discrètes, de mériter l'estime des honnêtes gens et des gens de goût, enfin, de tenir haut la place qu'on a su conquérir parmi l'élite des poètes de son pays, j'irai jusqu'à dire au premier rang de cette élite.

Tel me paraît M. Adolphe Poisson dans le très joli volume, intitulé *Sous les pins*, que vient d'éditer la librairie Beauchemin, et qui est tout à fait digne de son aîné, les *Heures perdues*, digne aussi, par conséquent, d'être lu par tous ceux qui aiment la poésie ou qui simplement se piquent de littérature. Pour ma part, j'y ai trouvé le plus grand plaisir, j'aime à le déclarer. On remarquera, surtout dans les pièces plus récentes, que le talent de l'auteur s'est affermi et est devenu plus irréprochable, et que M. Poisson n'a que le vouloir pour nous donner quelque chose d'impeccable. Ce qui fait son mérite particulier, c'est que chez lui la poésie part du cœur. Je ne prétends pas que notre compatriote soit un Lamartine. N'empêche que je ne préfère infiniment conseiller qu'on lise ses vers plutôt que les sentimentalités fades et souvent malsaines, en vers incomparables, si l'on y tient, du chantre d'Elvire.

Je laisse au lecteur le soin de n'apercevoir pas, sous le charme des belles pages et des nobles accents, ou des gais badinages, les taches qui ont pu se glisser dans le volume de M. Poisson. Et, pour finir, je transcris le *Premier de l'an*, une des bonnes pièces du recueil, d'une vérité pénétrante, et qui ira, je crois, au cœur d'un grand nombre.

Au milieu des clameurs que jette la rafale,

Triste, près du foyer, j'entends le dernier râle  
De l'an qui f. it,  
Et l'horloge de bronze, au vieux mur suspen-  
[due,  
Précipitant sans bruit son aiguille éperdue,  
Sonne minuit.

Un an de plus sonné sur le cadran des âges,  
Et l'aiguille fatale au milieu des orages  
Marche toujours.  
Emportant sans pitié dans sa folle vitesse  
Tous ceux-là qu'on aimait, la joie et la tris-  
[tesse  
Avec nos jours.

Ce projet ébauché, cette espérance morte,  
Ce regret que l'oubli rapidement emporte,  
Tout ce passé  
Peuplé d. visions si charmantes, si belles,  
Est tombé comme tombe, en battant des  
[deux ailes,  
L'oiseau blessé.

Et l'an nouveau qui vient pour un jour nous  
[consola  
De l'an vécu si vite et qui sitôt s'envole,  
En nous laissant  
Un peu moins de fierté dans l'âme et plus de  
[honte,  
Plus de cheveux blanchis que sur sa tempe  
[on compte  
En frémissant !

ABNER.

#### CHRONIQUE ECOLIERE

Cette semaine, on m'a chargé de remplacer M. Potvin à la chronique. Le charmant chroniqueur de L'OISEAU-MOUCHE n'a pas voulu, je ne sais pour quelle raison, faire le travail, qui semble pourtant lui coûter si peu. Il faut respecter sa volonté. Quant à moi, je vais m'acquitter de ma tâche de mon mieux. Mais je sens que j'ai besoin de l'indulgence du lecteur.

DIMANCHE, 30 novembre.—Aujourd'hui, les Quarante-Heures commencent à la cathédrale. Illumination superbe. L'autel resplendit de lumières ardentes qui se jouent dans ses dorures. Dans la voûte, un diadème de feu, qui l'embrase. De cette couronne s'échappent de légères draperies blanches, semblables aux bienfaits que verse sur ceux qui le prient le Roi du ciel. A ce spectacle féérique ajoutons la pompe des cérémonies saintes. Oui, celui qui a suspendu sur nos têtes la voûte céleste, avec ses milliers de soleils, mérite bien ces témoignages d'adoration de la part de sa créature ! Bien ingrate serait celle-ci de les lui refuser.

MARDI, 2 décembre—A 1 heure après-midi, la communauté se rend à l'Hôtel-Dieu, pour assister à l'érec-

tion d'une statue de saint Antoine. Toute dorée, grande et bien finie, elle s'élève au-dessus du monastère et domine tout Chicoutimi. Espérons que plus encore qu'auparavant ce bon saint répandra sur nous tous ses faveurs. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu ne se tenaient pas pour satisfaites du culte rendu au grand thaumaturge, en leur chapelle, elles ont voulu pour ainsi dire rendre plus publique la vénération de saint Antoine. Il ne faut pas désespérer de l'avenir d'un pays qui donne à Dieu la liberté de se faire adorer. Que la France est à plaindre, quand elle chasse de leurs couvents les religieux, et que, en élevant d'une main la statue de V. Hugo, elle abat, de l'autre, la croix de Jésus-Christ !

MERCREDI, 3.—Aujourd'hui, c'est la fête de M. le Directeur. A quatre heures, nous nous rendons à sa chambre, et M. le doyen, se faisant l'écho de tous, présente "à notre père commun" les meilleurs souhaits de ses enfants. M. Tremblay, dans quelques paroles amicales, remercie ses élèves, et nous sortons le cœur plein de joie.

Le soir, après souper, soirée dramatique et musicale. C'était une petite veillée de famille, à laquelle avaient bien voulu assister nombre de prêtres des paroisses environnantes, voire même quelques citoyens de Chicoutimi. Ce soir là, c'est le tour des Rhétoriciens. Ils ont rendu avec succès les *Fâcheux*, de Molière. C'est une pièce difficile à jouer. Cependant, MM. Léonidas Tremblay, Alp. Bonenfant, Ls-Jos. Lévesque, Georges Tremblay et Philippe Girard, méritent les plus vives félicitations. Et la classe de Rhétorique de 1902 n'est pas restée au-dessous de celles des années précédentes.

M. l'abbé Bourget avait bien voulu prêter son concours au succès de la soirée. Je ne sais comment dire, mais il semble que le piano, sous ses doigts, prenne une âme, un cœur, qui pleure et qui chante. MM. Alph. Bonenfant, A. Dégagné et Jos. Talbot ont droit aussi à tous nos applaudissements. L'Union Sainte-Cécile s'est surpassée, ni plus, ni moins. Elle avait à rendre les *Traineaux*, d'Ambroise Thomas. C'est de la nature mise en musique. On entend, on voit les traîneaux sur la glace vive emportés à une allure vertigineuse. C'est dire qu'il y a les plus grande difficultés à surmonter pour faire sentir toutes les nuances du chant. Mais la